Là, avait dit Bahi et les mémoires entremêlées de la guerre d'indépendance algérienne

Bizart Léo, L2 Histoire
Blanc Quentin, L2 Histoire
Despesse Capucine, L2 Histoire
Laniez Edouard, L2 Lettres modernes
Rodrigues Lucile, L3 Lettres modernes
Rubin-Delanchy Margot, L3 Histoire

En 1956, interrogé par un étudiant originaire d'Algérie, Albert Camus déclare à Stockholm : « Je crois à la justice, mais je défendrai ma mère avant la justice »[1]. Cette phrase, devenue emblématique des déchirements liés à la guerre d'indépendance algérienne, révèle combien la guerre dépasse rapidement le cadre politique pour atteindre l'intime et les appartenances personnelles. Elle met en lumière les difficultés à produire un récit factuel, d'un moment que chacun vit de manière différente. Avec son ouvrage *Là, avait dit Bahi*, publié en 2012 chez Gallimard, Sylvain Prudhomme souhaite ainsi restituer ces vécus et ces trajectoires individuelles. Cette œuvre romanesque se présente comme une enquête, une recherche critique de vérités passées et présentes, à travers la mise en dialogue des trajectoires liées et contrastées de deux hommes. L'auteur/narrateur, à travers une phrase unique qui parcourt le temps et l'espace, nous présente son grand-père, Malusci, et un ouvrier agricole, Bahi, qui travaille pour ce dernier avant de devenir chauffeur de camion dans l'Algérie indépendante. Malusci est un pied-noir, ancien directeur d'une exploitation agricole dans l'Oranais. Il quitte l'Algérie en 1962. Bahi est un ancien employé algérien de Malusci, et l'auteur va à sa rencontre en Algérie, rencontre qui constitue la trame narrative de l'ouvrage, au gré de voyages en camion. L'ouvrage de Sylvain Prudhomme nous présente à la fois une société coloniale en guerre, et ses héritages politiques et mémoriels sur les rivages méditerranéens. Il fait ainsi émerger un paradoxe : en quoi le roman *Là, avait dit Bahi* de Sylvain Prudhomme parvient-il à faire dialoguer mémoire intime et histoire collective de la guerre d'indépendance algérienne, tout en révélant les limites et les tensions de toute reconstruction du passé ? Tout d'abord, il est crucial

[1] Birman Dominique, « Albert Camus a exposé aux étudiants suédois son attitude devant le problème algérien », *Le Monde*, 14 décembre 1957.

de mettre en lumière la manière dont la guerre est vécue dans le roman par les différents personnages, pour ensuite étudier l'indépendance de 1962 et ses répercussions. Enfin, analyser les mémoires de la guerre dans le roman permet de souligner l'entremêlement de la transmission, de l'oubli et de la reconstruction.

Le climat général de la guerre dans le roman

La singularité du personnage principal

Comme dans la plupart des romans, le héros se vit étranger au sein de sa propre communauté. Bahi a vécu la guerre, ce qui ne l'empêche pas d'être rayonnant dans sa manière d'être et de se comporter. Il travaille tous les jours, et ne voit que rarement sa famille : « plus personne ne s'étonnait de son absence »[2]. Ceci témoigne d'un certain écart de ce personnage singulier et en décalage vis-à-vis du groupe. Dans ses souvenirs, Bahi semble également avoir vécu la guerre de manière différente des autres. Par exemple, Bahi éprouve une « joie de gamin »[3]. Il est « gai comme un enfant »[4]. Il travaille dur, tout en exprimant une sorte de légèreté. La guerre ne semble pas avoir été quelque chose d'effroyable dans sa trajectoire, même si cela n'empêche pas l'existence de traumatismes, traumatismes sur lesquels il jette un voile pudique. La manière dont Bahi raconte ses souvenirs dépend de sa propre perception qui est aussi l'image qu'a voulu retranscrire l'auteur. Si les traumas de guerre n'envahissent pas le récit, Bahi raconte son vécu de la guerre d'indépendance. Il y faisait partie de groupes clandestins : « quelle tête aurait fait Malusci s'il avait su que non content d'assister tous les soirs aux réunions clandestines au fond du ravin j'en étais rapidement devenu un des principaux acteurs »[5]. Bahi participe au moment politique de la lutte de décolonisation, sans forcément vouloir mettre à mort Malusci. Il vit le paternalisme de son patron, son attitude à la fois protectrice et autoritaire, sans manifester ouvertement son hostilité, là où d'autres personnages l'expriment. Bahi aime son patron et a une relation particulière avec lui. Il dit par exemple : « oui je serai le fils de Malusci »[6, c]e qui fait de lui une figure unique et centrale dans ce roman.

---

[2] Prudhomme Sylvain, *Là, avait dit Bahi*, coll « L'Arbalète », 2012 (Folio n°7549), p.46.
[3] *Ibid*., p.17.
[4] *Ibid*., p.47.
[5] *Ibid*, p.25.
[6] *Ibid*., p.174.

Un vécu différent des personnages secondaires

À l'inverse, les autres personnages vivent différemment le moment de la guerre. En effet, à la ferme, les ouvriers reçoivent l'ordre de tuer Malusci en tant que directeur d'une exploitation coloniale. Le vécu de ces personnages semble être davantage en adéquation avec le récit commun de la guerre, où chacun des deux camps est l'ennemi de l'autre. Dans son chapitre de l'*Histoire de l'Algérie à la période coloniale*[7], Raphaëlle Branche le dit bien en montrant l'implication de la population dans le conflit, implication qui, dans le roman, est manifestée par des réunions clandestines. Elles ont un lien avec le FLN comme en témoigne la circulation et l'appropriation du tract « POUR QUI TRAVAILLONS-NOUS […] dont naturellement je connaissais par cœur le libellé »[8]. C'est la raison pour laquelle Malusci doit mourir selon les ouvriers de la ferme, en accord avec la consigne du FLN. En dehors de Bahi, tous semblent détester Malusci. « Qu'as-tu à la fin avec cet homme Bahi sifflait mon père »[9]. Les ouvriers vivent mal cette présence autoritaire, celle des colons blancs. À contrario, Malusci est vu comme quelqu'un de bien selon les récits de Bahi, mais le narrateur met en évidence le masque que son grand-père porte. Pour les uns, Malusci se serait converti à l'Islam[10], ne serait pas raciste et respecte les musulmans[11] alors que le narrateur montre que Malusci tient des discours qui illustrent la violence de la colonisation. Au sein du roman, il idéalise la colonisation au sens où il dit mieux connaître le pays que les Algériens eux-mêmes, lui qui y a vécu pendant quinze ans[12]. « Ceux dont le corps repose là-bas à l'arrière de fermes aujourd'hui en ruine parce que les Algériens n'ont pas su les entretenir »[13], illustrent bien la logique coloniale, ce besoin supposé de l'aide des colons pour gérer un pays. L'envie d'écrire de l'auteur vient donc de la comparaison entre le récit contemporain de Bahi et celui de son grand-père. Ces deux personnages très liés jusqu'à l'indépendance ont vieilli et leurs trajectoires se sont séparées alors même qu'ils semblent être comme père et fils durant la guerre. Sylvain Prudhomme parle de Bahi comme d'un être solaire, là où son grand-père a vieilli dans l'amertume et a cultivé un

[7] Branche Raphaëlle (2014), « 18 mai 1956 : l'embuscade de Palestro/Djerrah », in A. Bouchène, J. Peyroulou, O. Tengour et S. Thénault *Histoire de l'Algérie à la période coloniale : 1830-1962*, éd. La Découverte, p. 514-519

[8] Prudhomme Sylvain, *Là, avait dit Bahi*, coll « L'Arbalète », 2012 (Folio n°7549), p.141.

[9] *Ibid*., p.140.

[10] « Peut-être se serait-il converti à l'islam avait été jusqu'à conjecturer Hassan », *op. cit*., p79.

[11] « Malusci n'était pas raciste c'était le seul qui respectait les musulmans », *op. cit*. p.82.

[12] « La vérité Momo c'est que ce pays je le connais mieux que toi, mieux que ton père même peut-être que ton grand-père, d'abord parce que j'y ai vécu pendant quinze ans qui ont été les plus belles années de ma vie, ensuite parce que ce pays c'est nous qui l'avons fait, quand je dis nous c'est moi », *op. cit*., p.85.

[13] *Ibid*., p.85.

racisme viscéral. Malusci « continue de rester insensible face à sa nostalgie de cette époque »[14], comme si vivre de l'autre côté de la Méditerranée l'avait changé à tout jamais.

Le narrateur : un témoin intermédiaire des souvenirs de la guerre

L'œuvre de Sylvain Prudhomme se construit autour de plusieurs enchâssements du récit et place le narrateur en témoin différé recueillant le témoignage direct de Bahi, lui-même souvenir d'événements passés. Dans *Figures III*[15], Gérard Genette étudie la position du narrateur-témoin dans les récits narratifs. Selon son analyse, la figure de l'auteur est visible dans le *je narrant*, autrement dit, le moment même où le narrateur écrit au présent de l'énonciation. Il occupe ainsi une position réflexive sur le récit, puisque les évènements produits se placent en position passée : « quelques jours plus tard Bahi et moi étions revenus dans le champ »[16]. Quant au *je narré,* il est le personnage du passé qui est l'auteur sur les lieux même du récit lors de sa rencontre avec Bahi. Cependant, la frontière entre ces deux instances reste floue, puisque la distance qui les sépare, à la fois temporelle (le temps écoulé entre l'expérience et le récit), géographique (sur place en Algérie et en France lors de l'écriture), cognitive (ce que le narrateur sait à posteriori) et affective (le regard de l'auteur porté sur son ancien soi) révèle toute la difficulté de faire dialoguer la mémoire intime et l'histoire collective de la guerre d'indépendance algérienne. Cet enchâssement de paroles repose sur la volonté de dire / redire, de retourner dans le passé pour comprendre le présent. Pour ce faire, la narration prend la forme d'un flux de parole incessant qui se matérialise dans l'œuvre par le motif du camion, « le camion filait dans la plaine à présent »[17], qui permet de retourner sur les lieux de la mémoire de Bahi. Pour pallier la difficulté de retranscrire le réel dans son œuvre, l'auteur prend le parti pris d'écrire sous une seule et longue phrase, qui constitue l'entièreté du roman. En cela, la narration de *Là, avait dit Bahi* peut être rapprochée de la technique littéraire du monologue intérieur, "technique littéraire visant à représenter le déroulement ininterrompu des pensées d'un personnage"[18]. Théorisée par Édouard Dujardin, le monologue intérieur donne accès au flux de pensées du personnage sans médiation apparente du narrateur, matérialisant ici le mouvement intérieur des personnages qui retournent dans leur passé. Le camion sert ainsi de catalyseur : c'est l'endroit où Bahi peut

[14] *Ibid*., p.120.
[15] Genette Gérard, *Figures III*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1972, p. 238.
[16] Prudhomme Sylvain, *op. cit*., p.32.
[17] *Ibid*., p. 195
[18] Dujardin Édouard, *Le Monologue intérieur, son apparition, ses origines, sa place dans l'œuvre de James Joyce*, Paris, Messidor, 1931.

enfin *dire*. Sylvain Prudhomme évoque la manière dont le mouvement de l'écriture est le résultat que l'on emprunte presque malgré soi. La phrase cherche, elle répond à une nécessité de dire. Dans notre œuvre, on ressent la nécessité de dire dans le présent ce qu'il s'est passé, à travers des dispositifs narratifs qui révèlent toute la complexité de la démarche de l'auteur qui est de rendre compte du mieux possible l'expérience de l'auteur / narrateur, témoin intermédiaire qui cherche à s'effacer.

Chaque personnage présent dans le roman, que ce soit par des souvenirs ou par les déplacements du narrateur, perçoit et vit la guerre de manière singulière. Cela souligne l'importance d'étudier ce vécu en partant de ces singularités, comme le fait Sylvain Prudhomme. C'est la raison pour laquelle l'indépendance permet dans le roman la construction d'un récit différencié au sein de l'histoire collective.

L'Algérie indépendante dans le roman

L'indépendance et ses effets : une approche historique et sensible

Le roman de Sylvain Prudhomme n'est pas un travail d'historien. En effet, il s'agit d'une approche sensible, mémorielle, qui fait place aux souvenirs et aux expériences des personnages de cet ouvrage. L'histoire, de son côté, s'appuie sur des archives analysées avec une méthode critique. Cependant, comme le montre Sylvain Prudhomme, l'histoire et la littérature peuvent raconter un même événement tout en employant des méthodes différentes. Benjamin Stora est un historien, spécialiste du conflit algérien. Ses travaux montrent qu'en France la guerre d'Algérie a longtemps été une « guerre sans nom »[19], au sens où les gouvernements successifs de la Quatrième puis de la Cinquième République ne l'ont pas nommée ainsi. Benjamin Stora affirme aussi qu'il y a une pluralité de mémoires.[20] Il y a celles des Algériens, des pieds-noirs, des appelés du contingent, des harkis, chacun de ces groupes étant eux-mêmes fortement hétérogènes. Ce travail rejoint celui de Sylvain Prudhomme qui cherche à comprendre les destinées complexes des individus mais de manière fictionnelle. Le roman montre que les personnages sont difficiles à définir. Bahi, par exemple, est à la fois ouvrier et militant mais il est considéré comme un fils par Malusci, un colon. Cela illustre l'ambiguïté des relations

[19] Stora Benjamin, *La Gangrène et l'oubli. La mémoire de la guerre d'Algérie*, Paris, La Découverte, 2005, p. 11-24.
[20] *Ibid*., p. 283-320.

coloniales. Les personnages ne sont jamais enfermés dans une case identitaire ou politique, ce qui rejoint l'analyse de Benjamin Stora sur la complexité du conflit algérien.[21] De manière indirecte, le roman de Sylvain Prudhomme interroge le travail historique. La place du quotidien est présente tout au long de l'ouvrage et fait écho en ce sens au travail de Raphaëlle Branche, historienne, spécialiste des violences durant les colonisations[22], qui a notamment étudié cet aspect du conflit algérien. L'historienne montre que la guerre ne se limite pas aux combats et aux décisions politiques mais qu'elle doit être racontée avec les gestes, les habitudes, les silences et les comportements quotidiens des individus[23]. De son côté, Sylvain Prudhomme met en scène des réunions clandestines, des discussions secrètes ou encore la poursuite d'une vie presque normale malgré les violences de la guerre. Il montre subtilement comment la guerre s'immisce dans les comportements et les relations humaines. Le personnage de Malusci permet ainsi d'aborder le moment de l'indépendance de l'Algérie en 1962, marqué de son point de vue par le massacre à Oran en juillet de la même année. Benjamin Stora rappelle souvent que la fin de la guerre a produit des mémoires différentes voire opposées.[24] Pour beaucoup d'Algériens, l'indépendance représente une libération ; pour de nombreux pieds-noirs, elle signifie au contraire la perte d'un territoire où plusieurs générations avaient vécu. Cette expérience d'exil a d'ailleurs été représentée dans d'autres œuvres comme celles du réalisateur Alexandre Arcady[25] qui montre, à travers ses films, la difficulté du départ et la reconstruction d'une vie de l'autre côté de la Méditerranée. Cependant, le roman de Prudhomme n'a pas pour objectif d'opposer les mémoires. Il montre surtout comment la guerre est encore présente dans les esprits après les événements eux-mêmes. *Là avait dit Bahi* est donc une réflexion sur les héritages du conflit. Il dit ce que les archives montrent difficilement : les affects, les hésitations et les émotions qu'ont pu produire ce conflit entre les deux rives de la Méditerranée.

Un récit littéraire qui dialogue avec l'histoire

Le roman ne fait alors pas office de correctif de l'histoire. Il s'agit ici davantage d'une autre voix. Sylvain Prudhomme donne une voix à ce qui jusque-là ne trouvait pas à s'exprimer, à savoir les affects et les contradictions entre les individus. Cette limite transparaît clairement dans les correspondances de soldats français envoyés en Algérie, des documents certes

[21] Stora Benjamin, *Les guerres sans fin. Un historien, la France et l'Algérie*, Paris, Stock, 2008, p. 52-68.
[22] Branche Raphaëlle, *La guerre d'Algérie : une histoire apaisée ?*, Paris, Seuil, 2005, p. 45-61.
[23] Branche Raphaëlle, *Papa, qu'as-tu fait en Algérie ? Enquête sur un silence familial*, Paris, La Découverte, 2020, p. 17-39.
[24] Stora Benjamin, *La Gangrène et l'oubli. op. cit*., p. 321-350.
[25] Arcady Alexandre, *Le Coup de sirocco*, 1979.

considérés comme authentiques et intimes mais qui proposent un récit témoignant d'une dissonance entre l'expérience et le discours. L'écriture se teinte alors d'une euphémisation constante, un phénomène analysé par Michel Foucault. Ainsi, l'écriture de guerre ne relève pas nécessairement du mensonge conscient, mais traduit plutôt l'impossibilité de dire pleinement l'expérience vécue. Le soldat écrit malgré lui sous le regard imaginaire de la famille mais aussi sous celui des normes militaires qui valorisent le courage et la maîtrise de soi. L'archive apparaît alors comme une forme de récit filtré. Il est néanmoins possible de retrouver les stigmates des violences chez Sylvain Prudhomme. On les devine grâce aux tropes qui marquent une rupture dans le récit. Le rire se métamorphose et devient une véritable pierre angulaire, à travers l'attitude détachée de Bahi mais aussi dans d'autres exemples plus précis comme l'interjection : « arrête de rire Bahi merde ». Face à la violence, le rire devient une réaction paradoxale. Ne parvenant pas à exprimer frontalement ce qu'il a vécu, Bahi fait le choix de déplacer le langage vers l'ironie, signe d'un acte de parole manquée. C'est précisément cet écart que le roman explore. Pour Bergson, le rire possède une dimension mécanique. Ici il apparaît comme automatique, comme si Bahi ne maîtrisait plus ses réactions, perdait peu à peu le contrôle de son « moi ». On pourrait interpréter cette perte de contrôle comme la preuve d'une fragmentation intérieure provoquée par la guerre, son rire ne signifiant pas l'insouciance mais la souffrance.

L'histoire est, par définition académique, une science. Elle est donc critique et rationnelle vis-à-vis de ses sources, mais également critique d'elle-même. En effet, la science tire sa légitimité de sa démonstration et non de ses résultats. Néanmoins, ses objets d'étude peuvent avoir des incidences sur les groupes sociaux et les individus au plus intime de leur perception et de leur représentation au sein d'un ensemble. Nous entrons donc dans le registre sensible et émotif des mémoires, construction d'un passé fantasmé, sensible, douloureux ou unificateur.

Les mémoires entrelacées, entre tensions, silences et apaisements

Mémoires : outils idéalisés et instrumentalisés par les populations et les politiques des deux côtés de la Méditerranée

Là avait dit Bahi pourrait se résumer par un terme, celui de pluriel. En effet, Sylvain Prudhomme nous montre une pluralité d'actions, de personnages, d'espaces et de temps. Ce pluriel touche surtout aux mémoires des protagonistes. Le concept de mémoire est difficilement cernable et définissable. Le précurseur de leur étude est le sociologue Maurice Halbwachs. Il

montre que la mémoire est un phénomène de groupe[26]. Henry Rousso nous est aussi utile puisqu'il présente les mémoires qui suivent des épisodes traumatiques comme les guerres[27]. Il montre les usages politiques de celles-ci au sein des sociétés présentes. La mémoire se présente comme une représentation sociale et politique du passé. En somme, les mémoires, telles des souvenirs individuels ou collectifs du passé, sont des récits subjectifs et évolutifs qui peuvent être conflictuels. La production de témoignages peut être intégrée à ce champ d'étude. Nous allons donc analyser les différentes mémoires présentes dans l'ouvrage de Sylvain Prudhomme, et comprendre en quoi elles sont conflictuelles ou non, et en un sens, structurantes pour le récit et les rives méditerranéennes. Les groupes mémoriels présents dans l'ouvrage sont multiples. On y retrouve par exemple les civils algériens et le FLN à travers la figure centrale de Bahi. Cette mémoire combattante devient outil de fondation nationale : la société se structure par cette « victoire héroïsée ». Un véritable monopole mémoriel est construit par le FLN qui prend le pouvoir en 1962. C'est dans ce contexte que cette mémoire se veut unique, sacrée et donc inviolable. Celle-ci, qui est par définition multiple et collective. Elle subit donc une occultation massive.

Le second protagoniste de *Là avait-dit Bahi* est Malusci, le grand père du narrateur/auteur. Il nous permet d'évoquer un groupe mémoriel essentiel puisque il fait, parmi d'autres, la jonction entre les deux rives. Il s'agit des pieds-noirs. L'origine et les déviations de ce terme nous renseignent sur l'histoire même de ce groupe, de ses constructions et de ses perceptions mémorielles. Ce mot apparaît au début du XXe siècle avec une première mention dans le dictionnaire *Le Robert* en 1901. Il fait partie du champ lexical maritime, puisqu'il désigne les chauffeurs algériens qui travaillent pieds nus dans les cales des navires. C'est un terme péjoratif dès son origine. Cette notion va connaître son principal décalage durant la décennie 1950 et le début de la guerre d'indépendance. En effet, les soldats français commencent à utiliser ce terme pour désigner de façon négative les Européens nés en Algérie. Ils souhaitent par-là les déprécier, les rendre responsables de leur situation d'appelés. Ce terme de pieds-noirs est finalement repris par la population européenne concernée. Il va devenir dans la décennie 1960 un élément identitaire fort de la « nostalgérie[28]». Ce groupe cultive une forte nostalgie, parfois une rancœur, si ce n'est de la haine[29] à l'encontre du gouvernement français et des Algériens. Ceci conduit à une forte politisation de cette population, souvent à droite, et à l'extrême

[26] Halbwachs Maurice, *Les Cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Félix Alcan, 1925.
[27] Rousso Henry, *Le Syndrome de Vichy de 1944 à nos jours*, Paris, Seuil, 1987.
[28] Stora Benjamin, *La gangrène et l'oubli, op. cit*.
[29] Fleury Georges, *Histoire de l'OAS*, Paris, Flammarion, 2002.

droite[30]. Les mémoires ont donc un impact politique et social non négligeable dans une Cinquième République créée au cœur de ce conflit. Néanmoins, cette nostalgie n'est pas constamment évoquée dans un cadre public, ni même familial. Le temps et les mécanismes de transmissions mémorielles opèrent des transformations profondes. En effet, les générations se succèdent et les affres se cicatrisent lentement et douloureusement pour laisser la place à des questionnements critiques et souvent plus distanciés. Dans le roman de Sylvain Prudhomme, le narrateur/auteur fait partie de ces nouvelles générations qui prennent un recul temporel et personnel. Le chercheur Paul Max Morin a justement étudié les mémoires et les rapports qu'entretiennent les « petits-enfants » à la Guerre d'Algérie[31.] P.M. Morin, à travers des enquêtes de terrain et des données statistiques,déconstruit l'idée selon laquelle le conflit serait plongé dans un oubli volontaire, reflet de celui des institutions. Au contraire, ces nouvelles générations le connaissent par l'intermédiaire de la famille et de l'école. En somme, les jeunes perçoivent la guerre d'Algérie comme héritage intime, familial, mais aussi comme un objet d'histoire, susceptible à ce titre d'une mis à distance critique.

Là avait-dit Bahi ou une mémoire familiale retrouvée ?

Malusci quitte l'Algérie en 1962. Jusqu'au bout il veut rester sur « sa terre ». Ce départ est contraint par les événements politiques et les pressions qu'il subit. C'est avec regret qu'il emménage ainsi dans le sud de la France. Sa démarche est celle d'une tentative d'amnésie qui se voit dans la socialisation de son petit-fils puisqu'il n'évoque pas ses souvenirs d'Algérie. C'est un homme froid et distant, se murant dans le passé, à l'inverse de Bahi qui est assez hédoniste et vit dans le présent. Malusci rédige néanmoins une lettre à destination de Bahi. C'est une démarche importante, qui constitue la genèse de l'ouvrage.

Là, avait dit Bahi est construit autour de voix uniquement masculines. Néanmoins, il y a dans le roman une présence de femmes. Elles sont épouses, concubines, ou mères. Leurs paroles sont peu audibles, puisque non écrites, ce qui minore considérablement leurs rôles et actions dans l'ouvrage. Ici, nous constatons que la littérature reprend le silence symptomatique de la parole et du rôle féminin. L'auteur n'est pas dans une démarche d'occultation. Il est l'héritier d'un schéma et d'une construction qui veut que la mémoire sanglante, guerrière, traumatique, soit une affaire masculine. Or, lorsque Raphaëlle Branche étudie les mécanismes de

[30] Bardin Jean Paul, *Les pieds-noirs et la politique : de l'Algérie française au Front national*, Paris, L'Harmattan, 2002.
[31] Morin Paul Max, *Les jeunes et la guerre d'Algérie*, Paris, PUF, 2022

transmissions mémorielles, elle montre combien l'apport des femmes est déterminant[32]. Néanmoins, dans l'ouvrage de Sylvain Prudhomme, cette transmission féminine est absente, contrairement au silence masculin, et à la rupture de celui-ci, qui constitue l'origine même de ce livre. Les femmes sont présentes, mais sans voix. Elles sont cantonnées à un cadre domestique et amoureux. Sylvain Prudhomme, en tant que petit fils de Malusci, réalise une véritable enquête de terrain en Algérie qui se mue en quête personnelle et familiale pour trouver cette mémoire perdue. En effet, le récit mémoriel du narrateur n'est donc point constitué de souvenirs puisqu'il se construit dans le présent, au fil de son voyage et de ses découvertes. Cette démarche rationnelle et critique est à mettre en lien avec les travaux de Paul Max Morin. L'auteur souhaite donc comprendre, chercher des réponses, et poser davantage de questions à ce passé exhumé.

Création et reconstruction de discours mémoriels par les productions artistiques.

Les productions artistiques sont un moyen d'incarner des sujets de société, d'exister au sein du grand public. Pour le cas de la guerre d'indépendance algérienne, elles sont très diverses. Des expositions peuvent notamment participer à cette reconstruction des discours mémoriels. À l'automne 2003, Jean-Louis Pradel organise l'exposition d'Ernest Pignon Ernest à Paris à l'espace Électra. Il s'agit du « Parcours mémoire Audin ». Cette exposition provient « d'une rencontre […] de peintres algériens et français à laquelle avait été convié Ernest Pignon-Ernest, avec les images collées de Maurice Audin, dont le choix a aussitôt reçu l'assentiment enthousiaste de ses confrères algériens [...][33]». Selon Ernest Pignon Ernest, « Il faudra obtenir que la vérité soit dite sur ce qu'a été réellement cette guerre »[34]. L'artiste appose à Alger l'image de Maurice Audin sur les murs comme un moyen de reconnaissance des mémoires algériennes dans le cadre de la guerre. Cet hommage à Maurice Audin, peut faire penser au personnage laissé pour mort dans l'ouvrage de Sylvain Prudhomme : « rue d'Arzew j'avais vu un cadavre recouvert d'un manteau sur le trottoir et c'était comme s'il n'avait pas été là [...][35]». En effet, Maurice Audin est un mathématicien et membre du Parti communiste algérien (militant pour l'indépendance algérienne). Il est arrêté le 11 juin 1957 durant la bataille d'Alger. Il disparaît et meurt assassiné durant la même année. Son corps n'a jamais été retrouvé, ce qui le distingue du personnage de l'ouvrage de Prudhomme. Mais leur mort a ceci en commun que

[32] Branche Raphaëlle, *Papa qu'as-tu fais en Algérie ?*, *op. cit*..
[33] Kaci Mina (entretien), *Maurice Audin Ernest Pignon-Ernest et la mémoire de la guerre d'Algérie - Maurice Audin sur les murs d'Alger*, Association Josette et Maurice Audin, 2003.
[34] Extrait de l'interview accordée à Mina Kaci dans l'édition du 19 Mai 2003 du journal l'Humanité.
[35] Prudhomme Sylvain, *op. cit*., p. 180.

leur corps git dans l'anonymat, caché ou exhibé au public, mais témoin des violences d'une guerre civile. Dans le mémoire de Tanguy Dansart[36] est évoquée la mémoire des contingents sous un angle artistique. Il mentionne le film *Des hommes* réalisé en 2020 par Lucas Belvaux, adaptation du roman éponyme de Laurent Mauvignier. Nous y suivons l'histoire de deux cousins appelés pendant la guerre d'indépendance algérienne. La trame du film se fonde sur le souvenir du traumatisme. Tout comme le roman de Sylvain Prudhomme, des va-et-vient permanents entre le temps de la guerre et celui de la vieillesse s'opèrent. Les yeux, eux, témoignent de l'horreur des massacres. Cela permet au corps d'être visualisé pour ce qu'il transmet comme émotion. À l'instar de *Là avait dit Bahi*[37], la description est clinique et aide le lecteur à capturer l'essence et la violence de la guerre. Les productions artistiques, comme le livre de Sylvain Prudhomme, sont de ce fait l'un des moyens de la reconstruction mémorielle.

En définitive, *Là, avait dit Bahi* apparaît comme une œuvre située à la frontière de l'histoire, de la mémoire et de la littérature. Sans prétendre concurrencer le travail de l'historien, le roman de Sylvain Prudhomme propose une autre manière d'approcher la guerre d'indépendance algérienne, non par l'établissement d'une vérité objective et exhaustive, mais par la restitution sensible d'expériences individuelles traversées par les silences, les contradictions et les affects. À travers la figure singulière de Bahi, les trajectoires opposées des différents personnages ou encore la voix du narrateur en quête d'un passé familial fragmentaire, le récit met en lumière la pluralité des mémoires issues du conflit ainsi que leur difficile transmission. Le roman révèle également les limites de toute entreprise de reconstruction du passé. L'écriture fragmentée, le flux continu de la narration et l'enchâssement des souvenirs traduisent l'impossibilité de restituer pleinement les événements tels qu'ils ont été vécus. Il est possible de lier cette réflexion à une phrase célèbre de Marcel Proust dans *Le Temps Retrouvé* : « Les vrais paradis sont les paradis qu'on a perdus »[38]. Entre perte, souvenir et reconstruction, la littérature apparaît souvent comme un lieu privilégié pour interroger les traces laissées par l'histoire.

---

[36] Dansart, Tanguy, *Écrire et publier sur la guerre d'indépendance algérienne : témoignages du contingent entre 1974 et 2005*, [Mémoire de master, Université Paris 1 Panthéon Sorbonne, 2023]. DUMAS (04204535), HAL. https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-04204535v1.

[37] Prudhomme Sylvain, *op. cit*., p. 180.

[38] Proust Marcel, *Le temps retrouvé*, in *À la recherche du temps perdu*, t. IV, édition publiée sous la direction de Jean-Yves Tadié, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1989, p.489

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages historiques

BARDIN Jean-Paul, *Les pieds-noirs et la politique: de l'Algérie française au Front national*, Paris, l'Harmattan, 2002.

BRANCHE Raphaëlle, *La guerre d'Algérie : une histoire apaisée ?*, Paris, Seuil, 2005.

BRANCHE Raphaëlle, « 18 mai 1956 : l'embuscade de Palestro/Djerrah », in A. Bouchène, J. Peyroulou, -O. Tengour et S. Thénault *Histoire de l'Algérie à la période coloniale : 1830-1962*, éd. La Découverte, 2014.

BRANCHE Raphaëlle, *Papa, qu'as-tu fait en Algérie ? Enquête sur un silence familial*, Paris, La Découverte, 2020.

FLEURY Georges, *Histoire de l'OAS*, Paris, Flammarion, 2002.

HALBWACHS Maurice, *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Félix Alcan, 1925.

MORIN Paul Max, *Les jeunes et la guerre d'Algérie*, Paris, PUF, 2022.

ROUSSO Henry, *Le syndrome de Vichy de 1944 à nos jours*, Paris, Seuil, 1987.

STORA Benjamin, *La Gangrène et l'oubli. La mémoire de la guerre d'Algérie*, Paris, La Découverte, 2005.

STORA Benjamin, Les guerres sans fin. Un historien, la France et l'Algérie, Paris, Stock, 2008.

Ouvrages philosophiques

RICOEUR Paul, *Temps et récit*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « L'ordre philosophique », 1983-1985.

FOUCAULT Michel, *L'ordre du discours*, Paris, Gallimard, coll. « Blanche », 1971.

Romans

PRUDHOMME Sylvain, *Là avait dit Bahi*, coll « L'Arbalète », 2012 (Folio n°7549).

MAUVIGNIER Laurent, *Des hommes*, Paris, Éditions de Minuit, 2009.

PROUST Marcel, *Le temps retrouvé*, in *À la recherche du temps perdu*, t. IV, édition publiée sous la direction de Jean-Yves Tadié, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1989.

Thèses et Mémoires

DANSART T. (2023), *Écrire et publier sur la guerre d'indépendance algérienne : témoignages du contingent entre 1974 et 2005*, [Mémoire de master, Université Paris 1 Panthéon Sorbonne]. DUMAS (04204535), HAL. https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-04204535v1.

Interview

KACI Mina (entretien), *Maurice Audin Ernest Pignon-Ernest et la mémoire de la guerre d'Algérie - Maurice Audin sur les murs d'Alger*, Association Josette et Maurice Audin, 2003.

https://www.bing.com/ck/a?!&&p=54c40afc5a7c30eab11fb45f8392d3d1a342b1b570cd48976bf642365be5ad46JmltdHM9MTc3OTE0ODgwMA&ptn=3&ver=2&hsh=4&fclid=2151aa17-47ce-6ea7-1c77-bf1e46256f6c&psq=Ernest+Pignon+Ernest%2c+Parcours+Maurice+Audin+(2003).+S%c3%a9rigraphies%2c+Alger+%c2%a9+Ernest+Pignon+Ernest&u=a1aHR0cHM6Ly93d3cuYXNzb2NpYXRpb24tYXVkaW4uZnIvd3AtY29udGVudC91cGxvYWRzLzIwMjAvMTIvTWF1cmljZS1BdWRpbl9Fcm5lc3QtUGlnbm9uLUVybmVzdF9IdW1hLnBkZg